

Un bataillon français déborde le dispositif prussien, la ligne prussienne recule, en ordre, elle est bien dressée, mais elle recule. Elle fait face de nouveau, tire, se bat, tire, recule à nouveau tire encore.

Le duel d'artillerie continue, très dense, s'intensifie, enveloppe de fumée les canonniers et obscurcit le champ de bataille. C'est beau et violent. On s'habitue au bruit, on sent l'odeur de la poudre.

L'Empereur et son état-major se rapprochent du cœur de la bataille, les prussiens reculent. Un parti de cavaliers tente une contre-attaque, à nouveau repoussée. L'infanterie se presse au bas du terrain, galvanisée par la présence de l'Empereur qui comme souvent paie de sa personne et court des risques insensés. Sokolov et notre commissaire des guerres sont aussi en première ligne.





La mêlée est très confuse, les Prussiens sont presque submergés, résistent, reculent encore, la poussée s'accroît, la fumée recouvre tout. Désormais sur une formation en L, les fantassins français poussent les Prussiens vers un coin du champ de bataille tout en bas. C'est la débandade du côté prussien, les unités se défont, tournent le dos, mettent leurs jambes à leur cou, s'enfuient dans un brouillard de poudre noire. Nous avons perdu de vue l'observateur anglais, il doit être tout près de la curée.





C'est fini, la victoire est acquise, la furia et l'audace l'ont emporté, les jambes des fantassins et les reins des artilleurs ont gagné la bataille. Le Prussien est en fuite. C'est Jena au soir du 14 octobre 2016.



Nous nous regardons les uns les autres, contents du spectacle, il est plus de 17 h 00, la présentation a été bien orchestrée, nous étions à peu près bien placés pour saisir l'ensemble des évolutions, moins bien pour voir le détail, nous avons profité du spectacle et nous l'avons apprécié. Une pensée toutefois pour un cavalier, grièvement blessé par son cheval et évacué par hélicoptère. La reconstitution historique n'est pas sans risques. Monter à cheval dans ces conditions, avec des montures que l'on ne connaît

pas comporte des dangers. L'utilisation des armes à feu, la poudre et le terrain lui-même sont autant de pièges. Même si des règles existent et même si les chefs de détachements font attention, l'accident est possible.

Il nous reste à revenir au centre de Cospeda, la foule se dilue, il y a beaucoup de monde, de tous âges. Ce soir nous prolongerons la reconstitution en commentant notre journée.

*« Le soir du 15, ils sont à Weimar : entre Iéna et Weimar, Jacob contemple avec horreur les champs couverts de cadavres, de fusils rompus. Une immensité qui a perte de vue, lui donne une idée de l'ampleur du succès remporté. Idée qu'il corrige plus tard dans ses notes annexes par une constatation douloureuse : les hommes qui ne sont pas à l'armée pour en tuer d'autres et qui conservent quelques sentiments d'humanité ont souvent à gémir et à détourner les yeux des hideux tableaux. »*

François Stupp : carnets de route de P. I. Jacob, pharmacien dans la Grande Armée, p 54.

*« Au coucher du soleil, on donna l'ordre d'établir les bivouacs dans les positions où nous nous trouvions. Notre compagnie ou plutôt ce qui en restait, fut envoyée dans le vallon par où les Prussiens avaient effectué leur retraite. .. Nous y trouvâmes une pièce de canon abandonnée par l'ennemi dans un cours d'eau vaseux... Je plaçais sur le chemin de retraite des Prussiens un avant-poste composé d'un caporal et de quatre hommes. Beaucoup d'hommes rentrèrent au corps dans la nuit ; d'autres furent employés à porter les blessés à l'ambulance de Harburg ; d'autres étaient égarés. D'après l'appel que je fis le lendemain, il y avait encore quarante sept hommes absents, le capitaine tué et quarante-cinq sous-officiers et soldats dont seize tués. »*

Capitaine Gervais, souvenirs d'un soldat de l'Empire, p 174.

*« L'Empereur nous arrêta sur un plateau découvert et très élevé, où il resta près d'une heure à recevoir des rapports qui lui arrivaient de tous les points, à donner des ordres et à causer avec les généraux. Placé au milieu de nous, nous pûmes le voir jouir de son immense triomphe, distribuer les éloges, et recevoir avec orgueil les nombreux trophées qu'on lui apportait. Couché sur une immense carte ouverte, posée à terre, ou se promenant les mains derrière le dos, en faisant rouler une caisse de tambour prussien, il écoutait attentivement, et prescrivait de nombreux mouvements.*

Maurice Barrés : souvenirs d'un officier de la Grande Armée, p 71.

Jeudi 16 octobre 1806

« D'Iéna, Napoléon se rendit à Weimar. Il y trouva toute la cour du grand-duc, y compris la grande-duchesse, sœur de l'empereur Alexandre. Il n'y manquait que le grand-duc lui-même, chargé du commandement d'une division prussienne. Cette cour polie et savante avait fait de Weimar l'Athènes de la moderne Allemagne, et sous sa protection Goethe, Schiller, Wieland, vivaient honorés, riches et heureux. La grande-duchesse, qu'on accusait d'avoir contribué à la guerre, accourut au-devant de Napoléon, et troublée du tumulte qui régnait autour d'elle, s'écria en l'approchant : Sire, je vous recommande mes sujets — vous voyez Madame, ce que c'est que la guerre, lui répondit froidement Napoléon. .... Il fit respecter la ville de Weimar, et ordonna que l'on eût les soins convenables pour les généraux blessés dont cette ville était remplie. »

Adolphe Thiers : histoire du Consulat et de l'Empire, tome 7, L XXV, p 454.

Ce matin le groupe est bien au complet, notre commissaire des guerres est rentré tard dans la nuit, bras dessus-bras dessous avec Oleg Sokolov. Ce matin il est un peu chiffonné mais heureux de sa journée. L'autobus vite rempli nous entraîne vers Berlin. Nous allons y faire notre entrée, plus discrète que celle de Davout et de Napoléon, mais entrée quand même.

« Pour reconnaître de façon éclatante la victoire que le 3<sup>ème</sup> corps avait avec Davout remportée le 14, l'Empereur avait décidé que le vainqueur d'Auerstaedt entrerait le premier dans la capitale soumise. Le 25... A la porte, les magistrats municipaux avaient offert à Davout les clés de la ville : il les repoussa ; elles ne devaient être offertes qu'à l'Empereur ; puis il avait traversé la capitale au bruit des fanfares jouant le ballet de Euménides de l'Iphigénie de Gluck....

Le 27, l'Empereur fit son entrée. Le temps était superbe : le soleil d'octobre éclatant dans un ciel bleu. Les cloches sonnaient tandis que tonnaient les canons. ... A une heure, les ministres et les hauts fonctionnaires restés à Berlin se rendirent, avec les députés de la municipalité à la porte de Brandebourg, tandis que les cavaliers de Nansouty et d'Hautpoul faisaient la haie.

A trois heures un roulement prolongé annonça l'entrée de l'Empereur. Tout d'abord la foule vit, avec une curiosité presque amusée, déboucher de la porte de Brandebourg, au galop de leurs petits chevaux, les mamelucks de la Garde dans leur costume d'Orient. Puis ce fut à cent pas le maréchal Lefebvre à la tête des grenadiers de la Garde. Ceux-ci bonnets et plumets en tête parurent imposants : l'un d'eux nous dit que la tenue était aussi belle qu'aux Tuileries.

Puis, après un intervalle de cent pas encore, ce fut l'Empereur... il portait son simple uniforme vert de chasseur de la Garde avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou. Derrière lui, Berthier, Davout, Augereau, Duroc, Caulaincourt étaient au contraire chamarrés de broderies. C'était la mise en scène qui allait devenir ordinaire, le protocole des entrées dans les capitales. »

Henry Houssaye : la campagne de 1806, p 191-192.

Rapidement nous prenons nos quartiers à l'hôtel au centre de Berlin et déjeunons avant de partir pour un tour de ville classique. Au château de Charlottenburg, nous nous concentrons sur l'aile occupée par Napoléon en 1806.



Bâti à partir de 1695 sous le nom de Lietzenburg dans le style baroque il avait été commandé par Charlotte épouse de Frédéric III de Brandebourg. En 1705 il prend le nom de Charlottenburg. Les jardins de style français et anglais sont reliés au réseau des lacs et rivières de la ville. Le château reconstruit à partir de 1945 et achevé en 1966 est un lieu d'expositions temporaires mais le décor et le mobilier proviennent des demeures princières et royales de Prusse. Il a servi de palais présidentiel très brièvement en 2004-2006.

L'aile que nous visitons est une suite de pièces occupées par la famille royale de Prusse, et par conséquent par la reine Louise et par Napoléon. Les décors et tentures sont magnifiques, caractéristiques du style allemand du XVIII<sup>ème</sup>. Les murs sont recouverts de tableaux de la famille du roi, portraits et scènes diverses. Napoléon est bien présent avec un buste, un passage du mont Saint-Bernard, divers objets, des tableaux dont un de la campagne de Russie. Tout cela est très beau. Le clou de la visite est le trésor royal de la Prusse avec le sceptre, la couronne, les épées de cérémonie, le sceau, le heaume de chevalerie et une très précieuse collection de tabatières ornées de diamants.

*« Il paraissait cependant utile de frapper encore l'imagination de ces bourgeois berlinois. Napoléon y déclama assez violemment contre les auteurs de la guerre : devant ces Prussiens, dévots de sa majesté royale, il rabaissa le Roi, le représentant comme le jouet d'une faction de sa famille.... Il voulut avilir le Roi, le rendre ridicule ; il déclara qu'il avait vu sans étonnement le portrait du bel empereur Alexandre dans la chambre à coucher de Louise... Le gouverneur [prussien] Hatzfeld jouait double jeu et renseignait sous main le Roi et ses généraux... Mme Hatzfeld le supplia : eh bien dit Napoléon en lui montrant le foyer, je ne serai pas assez puissant pour punir votre mari »....*

Henry Houssaye : la campagne de 1806, p 193-195.





Chambre de Frédéric-Guillaume II puis de la reine Louise. Napoléon y aurait dormi la nuit du 26 octobre 1806.



Appartement royal occupé par Napoléon en 1806











Sortis du château, faisons le classique « *tour de ville pour touristes* ». La porte de Brandebourg est toujours là, alors que les Prussiens ne sont plus là à aiguiser leurs lames sur les marches de l'ambassade de France. Les éternels protestataires brandissent leurs pancartes, aujourd'hui ce sont les antisionistes, demain d'autres viendront. Puis c'est le quartier du Bundestag et des instances gouvernementales, toujours aussi déshumanisé, le quartier des musées, l'inévitable Check-Point Charlie, Unter den Linden et ses magasins, le mur sous différents aspects avec halte photo-souvenir, etc ... Berlin est une ville immense qu'il faut pratiquer à pied et en transports en commun, parcourir tranquillement, s'asseoir dans les parcs, prendre son temps.

